

VELIBOR ČOLIĆ

**GUERRE
ET PLUIE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SARAJEVO OMNIBUS, *roman*, 2012.

EDERLEZI, *roman*, 2014.

MANUEL D'EXIL (COMMENT RÉUSSIR SON EXIL EN TRENTE-CINQ
LEÇONS), *roman*, 2016.

LE LIVRE DES DÉPARTS, *roman*, 2020.

Aux Éditions Gaïa

ARCHANGES, *roman*, 2008.

JÉSUS ET TITO, *roman*, 2010.

Aux Éditions Le Serpent à plumes

LES BOSNIAQUES, *nouvelles*, 1994.

LA VIE FANTASMAGORIQUEMENT BRÈVE ET ÉTRANGE D'AMADEO
MODIGLIANI, *roman*, 1995.

CHRONIQUE DES OUBLIÉS, *nouvelles*, 1996.

MOTHER FUNKER, *roman*, 2001.

PERDIDO, *roman*, 2005.

GUERRE ET PLUIE

VELIBOR ČOLIĆ

GUERRE
ET PLUIE

roman

nrf

GALLIMARD

*Les fatigués pour dormir,
et les blessés pour mourir.*

THOMAS CAMPBELL,
The Soldier's Dream

I

La maladie

(Bruxelles, 2021/2023)

PEMPHIGUS VULGARIS : Un groupe de maladies rares de la peau d'origine auto-immune, caractérisées par la formation de vésicules flasques et par des érosions des muqueuses, affectant principalement la région buccale, s'étendant parfois à l'épiderme.

Je regarde par la fenêtre. L'été arrive tôt. Nous sommes fin juin, la ville de Bruxelles s'est débarrassée du brouillard et du froid et s'est allongée sous le soleil. La lumière du jour frappe la rue vide avec une force folle, se brise et rebondit en centaines de petits fragments qui vont mourir dans un parc voisin, pour s'y transformer en chlorophylle.

Cette lumière est l'âme de toute chose. Et ces fragments sont sûrement les petits anges dont parlent les livres saints.

L'été. Et pourtant rien n'est habituel. Depuis plus d'un an, une maladie, un virus inquiétant et inconnu de nous, gens ordinaires, circule sur toute la planète. Notre capitalisme triomphant s'est arrêté, effrayé par quelque chose qui ne se contrôle pas. Nous savions déjà qu'un seul Dieu ne suffit pas pour expliquer ce monde, maintenant nous découvrons que la science ne suffit pas non plus. Nous avons soudain perdu notre contrôle illusoire sur la vie et la mort. Le virus, maître maléfique, nous tue un par un.

Nous appelons cela de l'injustice, mais le virus s'en fiche.

Une collection de petites morts. Rien de spectaculaire, ni comète ni tsunami, ni incendie ni bombe atomique.

La fin du monde est juste l'arrêt du processus chimique qui transforme l'oxygène en énergie, provoquant la mort. C'est aussi simple que ça.

Tous meurent, riches comme pauvres. Une vie est une vie. Un Américain vaut un Africain, un réfugié est égal à un Suisse.

Je suis devant la fenêtre. La ville est calme. Le monde entier est silencieux. Les gens commencent à connaître le visage de la mort : un micro-organisme qui lutte pour sa propre survie.

Mais je suis dans une autre histoire, je me fiche du virus. Je suis calme, même si mille feux brûlent sur ma peau. Je ressens constamment des douleurs dans la bouche. C'est comme si je mangeais des lames de rasoir. Tout contact avec de la nourriture ou de l'eau provoque une éruption de douleur aiguë. Je suis malade d'une manière différente. À une époque où tout le monde a ou aura la même maladie, je suis rare et exclusif. Exotique, avec ma maladie inexplicable.

*

Je saigne. Je suis plus maigre qu'Alberto Giacometti. Il ne reste presque rien du moi d'avant. Peut-être le nez, probablement les yeux et c'est tout. J'existe à travers ma douleur. Un million de petites bougies brûlent à travers ma peau. J'imagine que chacun de ces points lumineux a son âme et sa vie. Que ces boutons douloureux forment une constellation où l'on peut voir et comprendre tout l'univers : le soleil et les étoiles, les lunes déclinantes et les planètes fertiles.

Je suis une ombre transparente. Je suis une haleine faible et mourante sur mes lèvres. Ma démarche est devenue problématique. Je ne lève pas le pied. J'attends que le sol se rapproche de mes chaussures. Je suis essoufflé. Un millier de lames de rasoir traversent ma langue. Je suis un globule blanc, je suis une longue formule médicale, je ne suis plus un homme, je suis un diagnostic.

Pemphigus vulgaris.

J'étudie mes douleurs : inflammation, langue enflée, aphtes. Des larmes grasses qui irritent mes yeux. Des bulles qui se transforment en boutons. Et des boutons qui se transforment en plaies. J'essaie de tout réduire à l'abstraction. Comme si cela arrivait à quelqu'un d'autre. Sans succès, bien sûr.

La douleur n'a pas de pensées, la douleur est un corps formellement défini sans la moindre trace d'esprit.

*

C'est l'été dehors et l'air chaud est mon ennemi. En fait, beaucoup de choses sont mes ennemies. Sueur, eau, oreiller, lit... Je suis en feu. Les vêtements me font mal, le lit aussi. Des plaies blanches s'ouvrent dans ma bouche, sous ma langue je ressens d'énigmatiques brûlures qui m'empêchent de manger, de boire et même de parler. Je suis faible et desséché comme un nénuphar cueilli. La tête est douloureuse et vide, une seule pensée pénètre à travers le voile de la maladie : guérir, arrêter la douleur, guérir.

Un corps sain possède le désir. Le corps malade non.
L'idée de maladie est abstraite.

Mais la maladie elle-même ne l'est pas.
C'est une défaite concrète et formelle du corps.
Sans appel.

*

Depuis des mois je visite des médecins : les ORL, les généralistes, les dermatologues, les dentistes, les rhumatologues... La plupart ne savent pas de quoi je suis malade. Certains en doutent.

Mais tous les toubibs semblent savoir qu'ils ne savent pas.

C'est ça, le progrès de la médecine.

Je suis devenu le sage, le maître zen de toutes les salles d'attente. Il y a du feu et de l'effroi en moi, mais je passe mon temps calmement assis en attendant mon tour. Parfois je lis, le plus souvent je joue à des jeux sur mon téléphone portable. J'écris des e-mails. Je respire. Je transpire. Je parle à d'autres patients.

— Ma maladie est si rare, dis-je, qu'elle portera mon nom.

Les malades plus intelligents et plus instruits rient de cela. Les plus stupides et les analphabètes, non. Ce n'est pas la peine de leur expliquer. Il n'y a aucune aide pour eux, c'est mathématiquement prouvé. L'addition de zéro et d'un nombre négatif donne un nombre négatif, celle de zéro et d'un nombre positif donne un nombre positif, la somme de zéro et zéro est zéro.

*

La maladie, c'est comme jeter un caillou dans l'eau. Des cercles concentriques de solitude se créent. De véritables sphères de peur, de superstition et d'incompréhension. Surtout si notre maladie est visible.

Ma souffrance se manifeste sur la peau. Des dizaines de plaies sur mon visage et mon torse. Chaque blessure ressemble à une petite bouche ouverte. Comme si un Munch maléfique avait dessiné des grappes entières de son *Cri* sur mon épiderme enflammé. Chaque contact provoque des saignements. Parfois, je pense que je me transforme en papillon. La poussière sur mes ailes ne doit pas être touchée. Le toucher c'est le déchirement. Des milliers de petites explosions sanglantes. Vivre sans toucher c'est le premier cercle de la maladie.

La maladie c'est être seul dans sa peau.

La maladie est un blasphème. Elle est laide, déformante. La maladie est une vilaine marque, une blessure au corps et à l'âme, une aiguille qui pénètre sous ma peau blanche, l'insomnie et la culpabilité abstraite de n'être plus en bonne santé. Le deuxième cercle c'est la colère. Ce sentiment d'injustice : moi seul suis malade alors que l'humanité qui m'entoure est en forme.

*

Je n'ai plus d'imagination. Je n'ai même pas de mémoire. Ce que j'étais n'existe plus. Ce tourment est devenu mon seul destin. Tout se passe maintenant. Tout ce qui m'inquiète, tout ce que je pense se passe maintenant. Un homme sain a mille souhaits, un malade un seul. Le troisième cercle de la maladie est le temps.

Dans la maladie, il n'y a pas de passé, encore moins d'avenir.

La maladie est la réalité nue du présent.

*

Ma clinique bruxelloise est à une demi-heure en métro. Je me prépare soigneusement pour sortir. J'arrange patiemment ce petit bout de cheveux qu'il me reste. Je suis un chauve qui veut passer pour un homme mal peigné. Ensuite, je mets de grosses lunettes de soleil. Je me regarde dans le miroir. La version pauvre d'Elton John.

Rien n'est plus visible que ce que nous devons cacher.

Et comme par hasard, mon front n'a jamais été aussi spacieux.

C'est ainsi, je conclus, il n'y a pas de coïncidences dans la vie.

Tout de même, deux ou trois questions métaphysiques s'imposent. Où sont passés les cheveux de ma jeunesse? Où se termine le front et où commence la calvitie? La chute des cheveux annonce-t-elle la chute de la tête? Ou s'agit-il de deux processus distincts?

Alors, j'applique une légère couche de fond de teint. J'ai choisi une nuance claire, celle qui rajeunit. Le résultat est décevant. Mes boutons sont encore visibles. Certains d'entre eux saignent. J'ai l'air de sortir du théâtre japonais nô. Un masque vide. Certaines choses, je pense, peuvent être cachées. D'autres non. Comme la maladie, la toux, la pauvreté, l'amour...

Je prends un pantalon noir moulant. Celui qui me va à merveille. Mais qui remarquera le pantalon qui me va

bien avec un visage comme celui-ci? À cause de la maladie, j'ai aussi des problèmes sociaux. Nous vivons dans une société qui n'accepte pas la vieillesse, la difformité, les éruptions cutanées, l'obésité, la folie... Et pour aggraver ma situation, c'est l'été. En été, personne n'est malade. En été, tout le monde est en bonne santé, beau, musclé, mince. Si l'on en croit la propagande américaine.

Sinon, il suffit de regarder pour voir que l'Occident suffoque dans le gras. Les trois quarts de la population mondiale n'ont rien à manger. Le quart qui reste a peur de manger.

Pour finir, je choisis mon meilleur t-shirt. Le noir avec un col en V qui affine ma silhouette. Le reflet dans le miroir est impitoyable. Une tête d'aigle sur le corps d'un koala, cou penché de Quasimodo et longs bras minces d'une poupée de chiffon. Je sais que mon sang est trop sucré et trop épais. Et que des substances grasses circulent autour de mon cœur. Mais je suis lucide. Ma nouvelle religion y est certainement pour quelque chose. Je suis un hindou. Un hindou européen, toujours un peu nerveux et colérique. Mais crédible. Je crois qu'il faut plus d'un dieu pour créer la vie et la mort, tous les secrets et toutes les merveilles de ce monde. Je ne sais pas combien, quelques milliards, disons. Un dieu pour chaque cellule, chaque feuille, chaque molécule d'eau et de pierre... Et comme je mange exclusivement des herbivores je me considère comme un végétarien par procuration.

*

Je retourne à la table et j'essaie d'esquisser ma propre biographie. J'additionne les déchets autour de moi. Le plastique, le métal, le bois laqué. L'acier, l'aluminium, et sa majesté le béton. Je suis en cage. Une fourmi qui hésite. Écrire un inventaire ou un testament ?

J'ai cinquante-sept ans. Certaines personnes pensent que je suis un écrivain. La plupart sont indifférents. Dans le reflet de la vitre, j'observe ce qui reste de l'ex-garçon. Barbe et cheveux gris. Barbe et cernes. Une petite cicatrice sur le nez. Épaules légèrement échanquées et torse qui se transforme naturellement en un ventre rond de carnivore.

Quel est le secret de tout cela ? Qui nous trompe ? Pourquoi tout doit toujours finir comme ça ?

Personne ne peut accepter la trahison de son propre corps. Je ferme les yeux et j'appelle ce garçon, le jeune Velibor, j'invoque les goûts et les odeurs, l'air et le cerisier courbé sous les fruits juteux et rouges de l'été. J'invoque la légèreté du corps et l'eau froide, les jours heureux qui existent encore quelque part parce qu'ils ont été. J'invoque le dimanche et les vacances d'été. J'invoque le sang sur mes genoux après la chute, mes bons voisins et la Yougoslavie. Je fais appel à nos champs et à notre grain. Notre bonne, notre belle, notre triste étoile du Sud. L'odeur de la terre mouillée, de la confiture de prunes. J'implore comme dans un mantra stupide. Mon enfance et ma jeunesse.

*

J'essaie de me souvenir des femmes. Milena. Belle et sexy comme les années 1980. Elle aussi a quitté notre pays

pour toujours. Un peu plus tard Laure et Barbara, Enka et quelques autres. Je pense à l'endroit où les amours mortes s'installent. J'imagine nos trajectoires de vie comme des sortes de lignes irrégulières qui se croisent, se rejoignent et s'éloignent. C'est tellement touchant, nous sommes des petites lucioles qui apparaissent, brillent un peu dans les ténèbres et disparaissent. Bien que tout cela reste un secret inexplicable pour moi. Les gens se rencontrent, tombent amoureux, passent du temps ensemble puis disparaissent.

Partir est presque toujours une petite mort.

Pour celui qui part comme pour celui qui reste.

Pourtant l'Église offre une option pour les couples : « jusqu'à ce que la mort nous sépare ».

Une suggestion judicieuse. La mort nous sépare toujours.

*

Je pense aussi à mon exil, bien sûr. Je remplis mes carnets des pensées de grands hommes de l'exil, Victor Hugo, Oscar Wilde, Zweig, Celan... Mes modestes réflexions sur ce problème ne mènent nulle part. Je me sens comme un étranger partout, mais c'était déjà le cas avant. C'est mon état disons normal.

Rien à faire. Après tant d'années d'exil, je n'ai aucune idée de ce que cela signifie. J'ai lu quelques livres sur le sujet, regardé les films de Tarkovski, mais rien. Je ne puis rien tirer de concret de ce sentiment géopolitique qu'on appelle l'exil. L'état de l'esprit que j'appelle : présence et absence simultanées. Ou le froid métaphysique, tout

simplement. Pas tout à fait *être ou ne pas être*, comme le disait Hamlet. Mais à la fois être et ne pas être. Conjointement.

Complicé, je l'avoue.

C'est pourquoi l'exil est l'un des lieux clés de toute littérature.

*

La proximité de la mort a fait de moi un philosophe. Si ces questions sur le sens de la vie et le non-sens de la mort peuvent être considérées comme de la philosophie. Je suis très satisfait. J'ai sauvé ma tête par un miracle inexplicable. Je suis toujours en mouvement. Je suis en vie et c'est la chose la plus importante en ce moment.

Jusqu'à ce qu'on prouve qu'il y a une autre vie après la mort.

*

Je sors prudemment. L'avenue de Jette est grasse. Je marche sur le trottoir en me traînant comme un chien battu. L'été belge. Je vois de magnifiques nuages et un ciel bleu parsemé de traces d'avions. Je descends dans le métro. Et, pas de surprise : à l'intérieur, tous les composants qui rendent le métro inconfortable sont là. Les humains. J'essaie d'être le plus petit possible, une sorte de papillon fermé. Mais je reste un énorme homme piteux. C'est la deuxième année du Covid, nous portons tous des masques. Ma tête brille dans la lumière artificielle. Mon front affiche fièrement ses blessures. Dès qu'ils me voient, les passagers fatigués du métro deviennent lucides. La

peur clignote dans leurs yeux et ils s'éloignent automatiquement de moi.

Oui, ma maladie inconnue est moche. Je suis assis seul. Je fais semblant de vérifier quelque chose sur mon téléphone portable.

Le quatrième cercle de la maladie n'est pas si grave. C'est avoir toujours une place libre et être parfaitement calme dans les transports en commun.

*

J'entre dans la clinique. Extraordinaire, cette clinique. Nous vivons une réalité différente ici. Beaucoup de personnes âgées, de personnes en fauteuil roulant, en plâtre, des gens qui marchent avec des sortes de tubes dans le nez. Personne ne rêve d'un bord de mer ou d'une nouvelle aventure sexuelle. Personne ne s'intéresse au changement climatique, aux bébés phoques ou à la disparition des scorpions au Mexique. Tout le monde se promène en portant divers résultats de laboratoire, de biopsie en se demandant : pourquoi moi ? Pourquoi ai-je cette maladie ?

De ce fait ma peau devient acceptable ici. Encouragé, je m'approche de l'endroit où il est écrit ACCUEIL. Comme dans les films. Deux mecs, un gros et un maigre. Bon et mauvais, intelligent et stupide.

Nous sommes en Belgique, probablement l'un qui parle français et l'autre flamand.

Je m'approche prudemment comme s'ils étaient membres de l'académie Goncourt.

— Bonjour, dis-je, je dois aller en dermatologie.

— Bonjour, dit le gros homme, moins un, route 413.

— Moins un? je demande.

— L'étage, maintenant c'est le maigre qui parle, le premier étage en sous-sol est moins un. Et la dermatologie est sur la route 413. L'ascenseur est situé à droite, encore une fois à droite et au bout du couloir à gauche.

— Deux fois vers la droite, fais-je remarquer, c'est un cercle complet. Je suis déjà là où vous m'envoyez.

Le gros et le maigre soupirent. Il est à peine huit heures du matin. La journée risque de s'éterniser.

— Peut-on descendre à pied? je demande.

— Mais monsieur, dit le gros, quelle question : non, vous êtes à l'hôpital.

— Très bien. Merci.

*

Je marche dans les couloirs lumineux de la clinique. C'est phénoménal. Un ballet parfait. Les lits, les malades et la multitude des gens oisifs qui attendent. Pour l'admission ou la sortie de la clinique. Je trouve enfin des ascenseurs. Il y en a quatre. A, B, C, D. Parmi eux se trouve une grande plaque gravée qui nous aide dans notre orientation. Je l'étudie. Je me sens un peu comme Jean-François Champollion. Le premier étage est la route 100, et cela a du sens pour moi, mais le premier sous-sol est la route 400. Je cherche où se trouvent les routes 200 ou 300 mais j'abandonne. Une autre logique. Nous n'avons pas besoin ici d'une connaissance globale de la façon dont cela fonctionne. Tout ce que nous avons à faire est de trouver notre route et de la suivre.

Comme dans la vraie vie.

C'est juste que la clinique est bien éclairée et propre et que la vraie vie ne l'est pas.

*

Je descends et me retrouve dans un labyrinthe. Un delta complexe d'innombrables couloirs. Je regarde les flèches censées m'aider et je marche. De temps en temps, il y a une porte devant moi. Je l'ouvre avec l'espoir que derrière se trouve ma route 413. En vain. Par instants je vois des femmes en manteau blanc et vert clair courir quelque part. Un chirurgien sérieux qui nettoie ses lunettes. Quelques patients dans des lits attendant d'être transférés à un autre étage.

Découragé, perdu, je retourne vers les ascenseurs. Et à ma grande surprise je constate que ma route 413 est juste là. Une dizaine de pas à peine plus loin.

— L'espace est infini, je pense, voilà une nouvelle peu réconfortante pour celui qui cherche ses clés.

*

Deux femmes et un homme m'attendent dans le cabinet. Bon départ, et très bonne parité hommes-femmes aussi. Je pense que mon état est trop grave pour être confié aux mâles.

Tous les trois sourient. L'une d'entre eux, visiblement la responsable, m'examine.

— Doctrine, je me demande stupidement, est-ce le féminin de docteur?

Elle est tranquille. Elle regarde doucement. Bouche endolorie. Visage enflammé. Mon cuir chevelu, ma couronne douloureuse qui se transforme en écorce d'arbre.

La femme s'assoit alors. Elle note quelque chose.

— Je vous écoute, dit-elle.

— Eh bien, dis-je, les aphtes sont apparus pour la première fois en décembre. Taches blanches douloureuses sur la langue. Puis mes lèvres ont gonflé. Je ne pouvais pas manger. J'avais l'impression d'avoir des centaines de rasoirs dans la bouche. Quatre ORL m'ont donné quatre types de crèmes qui n'ont pas aidé. Les dentistes ont dit : des ulcères aphteux. Puis, en mai, mon premier bouton rouge est apparu. Sur le front, comme chez les Indiennes mariées. Et puis tout a explosé. Des dizaines de cloques en éruption qui laissent derrière elles des plaies qui ne cicatrisent pas. Ma bouche est devenue rougeoyante comme un cratère volcanique.

— D'accord, dit-elle. Nous ferons une biopsie.

— Une biopsie ? je demande. Le truc pour les cancéreux ?

— Oui, une biopsie, dit-elle.

— Et il n'y a pas d'autre nom pour ça ? Quelque chose en latin ? En grec ? En flamand ?

Elle rit.

— Non, c'est ainsi. Une biopsie.

J'ai peur. Une ritournelle stupide, une variation sur ces vieilles publicités de spaghettis mouline vaguement dans mon esprit. Un chant surréaliste, sans véritable sens.

— La maladie, la maladie, je chantonne. Oui mais la biopsie !

*

Je suis allongé nu sur le lit blanc et stérilisé. Au-dessus de moi se trouve une jeune femme avec un scalpel à la main. Elle examine mes plaies pendant quelques minutes.

— En voilà une belle ! sourit-elle. À gauche, près du cœur.

Elle coupe avec précaution, mais le sang commence à couler abondamment de la plaie.

Elle est gênée.

— Peu importe, mademoiselle, dis-je, vous n'êtes pas la première femme à faire saigner mon cœur.

Elle incise la chair. Profondément, pour pouvoir examiner plus tard à la fois les tissus malades et les tissus sains. Son visage est caché par un masque. Cheveux noirs, longs, attachés en chignon. Mains douces et blanches. Après la biopsie, elle panse ma plaie. Tout est calme et propre.

— Merci, dis-je, même si vous n'êtes pas la première femme à arrêter l'hémorragie de mon cœur.

Elle me lance un regard bleu, soupire, et dit :

— Voilà, c'est fait.

*

Je sors de l'hôpital et me promène dans la banlieue bruxelloise. Europe du Nord, vilaines briques noires, trottoirs moussus et gens fatigués. Un cortège interminable de voitures. Devant un supermarché, plusieurs toxicomanes tentent de survivre avec de la mauvaise héroïne. L'un d'eux a une plaie ouverte sur la joue. Il me semble voir sa langue à travers la blessure. J'entre dans le magasin

VELIBOR ČOLIĆ

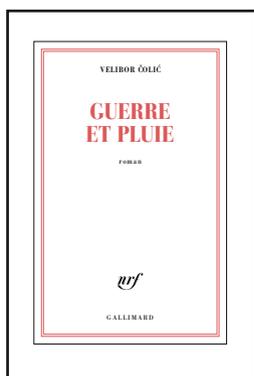
Guerre et pluie

« Nous nous battons toujours à fond, complètement, jusqu'à la dernière goutte du sang des autres. À la fin il n'y a ni gagnants ni perdants. La guerre n'est qu'un long serpent. La tête est un président fou et la queue est ce jeune homme, perdu devant l'entrée du métro Ribaucourt à Bruxelles. »

Enrôlé à vingt-huit ans dans l'armée croato-bosniaque lors de l'agression de la Bosnie par l'armée fédérale ex-yougoslave, Velibor Čolić a connu l'épouvante où sombraient les hommes, mais aussi les animaux, les arbres, les champs, les jardins, les maisons, tout ce monde de beauté paisible qui avait été le sien jusque-là. Il a consacré dès lors son énergie à trouver le moyen de désertier.

Guerre et pluie est un récit à la fois halluciné et drolatique. La description de cet univers d'effroi, où aucune loi n'existe, où un soldat peut jeter une grenade sous une vache pour rire, où un autre peut voler à un vieillard son appareillage respiratoire pour le revendre, est tempérée par la douceur merveilleuse des souvenirs d'avant — en particulier des souvenirs amoureux, évoqués avec une délicatesse et une poésie qui subjuguent. Un grand livre, où résonne terriblement, aujourd'hui, l'écho de la guerre en Ukraine.

Velibor Čolić est né en 1964 en Bosnie. Réfugié en France en 1992, il vit actuellement en Belgique. Guerre et pluie est son cinquième livre publié aux Éditions Gallimard.



Guerre et pluie
Velibor Ćolić

Cette édition électronique du livre
Guerre et pluie de Velibor Ćolić
a été réalisée le 28 novembre 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073044822 - Numéro d'édition : 618212)

Code produit : Q01812 - ISBN : 9782073044839.

Numéro d'édition : 618213